

Alma

contacts

NOS ÉMÉRITES ÉCRIVENT



© Ch. Goethals 2010

La cadence et le rythme
Les dépressions
La musique adoucit les moeurs

Bulletin bimestriel de l'association
des médecins Alumni de
l'Université catholique de Louvain

Ne paraît pas en juillet-août
P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

68

Janvier - Février 2011



Le siècle de la communication.

Depuis la nuit des temps, l'homme a cherché les moyens de communiquer avec ses semblables, d'abord par des gestes et des mimiques, ensuite par la parole lorsque son larynx s'est abaissé, élargissant la cavité buccale. Après le tamtam, le pigeon voyageur, l'estafette, le morse, la poste, le télégraphe et la télégraphie sans fil, les moyens de communication ont pris une extension fulgurante. Aujourd'hui, le téléphone fixe est en voie de disparition, le Fax est déjà démodé. Grâce aux nombreux satellites qui encombrant notre ciel, la communication est devenue instantanée et mondiale. Internet, le téléphone portable et le courrier électronique ont rendu interactif le caractère instantané et universel de la communication. Grâce à des sites comme Google et Facebook, il est possible d'obtenir des informations dans tous les domaines, contacter des amis ou des correspondants partout dans le monde, même s'ils sont au milieu de l'océan. C'est un jeu d'enfants de se faire des amis, de recruter des personnes qui ont les mêmes préoccupations que vous et de rechercher l'âme sœur ou.... des compagnons de débauche...

La vraie communication est de pouvoir regarder son interlocuteur les yeux dans les yeux, suivre ses mines et ses gestes, apercevoir un sourire, deviner une interrogation, un tracas, observer sa coiffure, ses tics, ses vêtements, mais aussi visiter les musées et les expositions, fréquenter les bibliothèques, les théâtres, les cinémas, les salles de concert, se promener dans la nature, percevoir les odeurs et les parfums, feuilleter des livres, parcourir le journal... mille choses de la vie dont une communication désincarnée et chronophage nous prive.

Il y a des conséquences plus graves de la communication virtuelle : le harcèlement publicitaire, les arnaques, l'avalanche des mails, le piratage informatique. Des escrocs - pédophiles, marchands de faux médicaments, charlatans - viennent parfois du bout du monde et échappent aux contrôles. Les complots des terroristes s'organisent facilement.

Le monstre Internet a engendré des maladies comme le zapping incontrôlé, une véritable addiction chez certains et, de manière plus anecdotique, des maux de dos et des problèmes de vision. L'abus des jeux vidéo, le poker sur le net et la télévision interactive peuvent conduire à des désastres. Le téléphone portable est responsable d'accidents de voiture. Le mail fait oublier l'orthographe, le style et la politesse.

Il est évident que nous ne pouvons pas nous passer de ces merveilleux moyens de communication, mais les utiliser avec bons sens et modération. Le téléphone portable est un outil irremplaçable dans des cas urgents et peut sauver des vies. Le courrier électronique permet par exemple d'organiser rapidement une réunion et de transmettre des textes et des images à un grand nombre de personnes. L'internet met à votre portée toute la science et l'histoire du monde, mais il faut prendre ces données avec un esprit critique et en connaître la source.

Profitez de ces techniques prodigieuses, mais recherchons les contacts et les échanges normaux avec ceux qui nous entourent. J'imagine une soirée où chaque enfant de la famille est occupé dans son coin, l'un tapotant le clavier de l'ordinateur, l'autre absorbé par un jeu vidéo, un troisième l'oreille collée au téléphone portable. Le père regarde un match de football et la mère, une série télévisée.

L'homme est un être social. La solitude nous apprend que tous ces moyens de communications artificiels ne compensent pas le contact direct.

René Kremer

Ama contacts

N° 68 Janvier - Février 2011

- 2 **Editorial.**
- 3 **Des émérites racontent leur carrière.**
Tenez la cadence et maintenez le rythme.
Luc De Roy
- 7 **Il y a toujours eu des dépressions.**
René Krémer
- 11 **La musique adoucit les moeurs.**
Jean-Louis Michaux
- 15 **In memoriam Claude Fievez.**
Yves Gillerot, Pierre Courtoy, Etienne Marbaix, René Krémer

COMITÉ DE RÉDACTION :

Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

EDITEUR RESPONSABLE :

René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :

Chantal Leonhardt-Lebrun

ADRESSE DE CONTACT :

AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte 5265
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71
Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
<http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/>

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

GRAPHISME :

A.M. Couvreur

COUVERTURE : L'orchestre symphonique des étudiants de Louvain-la-Neuve (© Ch. Goethals)

Des émérites racontent leur carrière

Tenez la cadence et maintenez le rythme

Luc De Roy

J'ai commencé la médecine un peu par hasard et par défi, ne m'orientant pas, à priori, vers des études qui paraissaient bien longues. Mais l'envie de décrypter les secrets de la biologie et du fonctionnement du corps humain a finalement guidé mon choix.

Après ma première année à l'UCL, je me suis inscrit à l'examen de sélection pour être engagé à l'armée dans le cadre du recrutement de candidats officiers médecins à l'Ecole Royale du Service de Santé (ERSS). La sélection des candidats se faisait tant sur le plan des matières scientifiques de base que sur le plan physique.

Je n'avais pas de vocation spécifiquement militaire mais, étant baigné dans un environnement militaire (mon père était colonel à l'Ordonnance et était chargé de cours à l'Ecole Royale Militaire), j'ai été guidé vers ce choix qui a évidemment déterminé mes orientations futures.

Le premier vrai contact avec l'armée, après mon engagement, fut le camp de formation à Gand pendant les vacances d'été. L'instruction des «pauvres» candidats sélectionnés se faisait sous la poigne de fer d'un instructeur para commando qui nous a d'emblée fait comprendre ce que pouvait être la discipline et la vie rude comme chez les paras. Certains ont même cru que cet instructeur voulait montrer à ces futurs médecins (privilegiés ?) ce qu'était la vraie vie. Je pense, pour ma part, qu'il agissait plus en fonction de son devoir et de son idéal militaire. Mais on en a bavé ! On nous a envoyés dans le camp de Vogelsang en Allemagne, où le contact avec la troupe en campagne fut plus que surprenant; on nous a largués de nuit en pleine forêt, avec pour mission de rejoindre le camp avec carte et boussole, on a fait des pistes d'obstacles quasi quotidiennes, des cross à cadence soutenue au lever du jour, des marches forcées avec équipement et armes etc.... Cela nous changeait quelque peu de l'environnement relativement confortable de l'université.

Après avoir été admis à l'ERSS et après cette formation au contact de la réalité, j'ai poursuivi mes études de médecine comme les autres étudiants. Certains pensaient à l'époque que les études étaient « payées par l'armée » mais en réalité, les élèves officiers médecins étaient « engagés » à l'armée et avaient un « statut » de militaire. Notre formation médicale s'effectuait classiquement au sein des différentes

universités, contrairement à ce qui se faisait dans d'autres pays comme la France, où il y avait des écoles militaires de médecine. Notre engagement nous destinait à exercer notre activité ultérieure de médecin dans le cadre de l'armée. Ce statut de militaire était donc très différent d'un contrat et nous liait, sans qu'un terme soit clairement défini, à cet engagement. Une demande éventuelle de quitter l'armée était soumise à la décision du ministre qui, bien entendu, n'avait aucune raison de libérer les médecins de leur fonction militaire.

Durant les études, les élèves de l'ERSS étaient soumis annuellement à des camps de formation militaire complémentaires qui étaient moins durs que celui de l'engagement mais qui nous obligeaient de passer une quinzaine de jours pendant les vacances dans un cadre très différent de celui des autres étudiants.



Après avoir terminé la médecine, dans l'attente d'une affectation en Allemagne, j'ai fait mes premiers pas de médecin dans le rôle de garde dans la région bruxelloise pendant plusieurs mois. Une expérience du terrain fructueuse, mais qui m'a conforté dans mon orientation vers la Médecine Interne. Ensuite les médecins fraîchement formés ont donc été envoyés dans les différentes unités des forces belges



en Allemagne (FBA), pour certains à la frontière de l'Allemagne de l'Est. Le choix de l'Unité était fonction du classement et étant en tête j'ai pu faire mon choix pour l'Etat-Major à Weiden, près de Cologne, pour réduire au maximum la distance qui me séparait de la Belgique. Le travail y était essentiellement administratif et j'avais hâte à retrouver le contact avec la médecine.

Nous étions tributaires à cette époque de l'ouverture de places au sein de l'armée pour une formation de spécialiste et lorsqu'une place en cardiologie s'est ouverte, j'ai immédiatement postulé. Après avoir passé l'examen concours dans la spécialité, sous la présidence du redouté professeur Hugo Kesteloot, j'ai débuté ma formation en médecine interne à St Pierre à Leuven. En première année en soins intensifs dans le service du regretté professeur Paul Mahieu et du professeur Jacques Col. Ensuite j'ai poursuivi ma formation en pneumologie à Mont-Godinne chez le professeur Jacques Prignot et en cardiologie chez le professeur René Krémer. Le fait de partir à l'étranger pour une formation complémentaire était à l'époque hautement souhaitable. Le professeur Franz Lavenne m'a convoqué un jour durant mon assistantat pour me proposer de continuer ma formation à l'Hôpital Cantonal à Genève alors que j'avais passé l'examen ECFMG américain pour poursuivre ma formation aux Etats-Unis. Je devais donner une réponse le jour même. Etant père de famille avec deux enfants et après avoir consulté mon épouse, nous avons marqué notre accord et le sort en était jeté. Le service de cardiologie était dirigé par le professeur Pierre Duchosal, réputé pour ses travaux dans le domaine de la vectocardiographie. Les longues journées d'analyses et de discussions, parfois durant les weekends, à propos des vecteurs et des forces électromotrices, m'ont donné le goût

de l'analyse détaillée de l'électrocardiogramme. Ce séjour de deux ans à Genève a été extrêmement fructueux et j'ai eu, en outre, l'occasion de me baigner avec passion dans le domaine des troubles du rythme et de l'électrophysiologie naissante. J'avais eu l'occasion auparavant d'être mis en contact avec l'exploration des troubles de conduction au laboratoire de cathétérisme du professeur Krémer où, avec le docteur Franz Piette, on avait fait quelques enregistrements du faisceau de His par approche de Seldinger. L'activité essentielle en rythmologie à St Pierre était à ce moment la lecture des enregistrements Holter qui était censée nous dévoiler tous les mystères des troubles du rythme. A Genève, outre l'utilisation intensive du Holter, l'équipe locale était fortement impliquée dans l'enregistrement des tracés endocavitaires, initialement en ce qui concerne les troubles du rythme bradycardiques, les blocs auriculo-ventriculaires et la dysfonction sinusale ; on parlait alors «d'enregistrements du faisceau de His». Ensuite, l'intérêt s'est déplacé vers l'analyse et la provocation des troubles du rythme tachycardiques, avec le décryptage des arythmies sur voie accessoire et les tachycardies nodales. Cette formation et mon implication active dans le développement de ces explorations resteront une expérience inoubliable. J'ai eu, par la même occasion, l'opportunité à Genève de me familiariser à la cardiologie pédiatrique, y compris les troubles du rythme de l'enfant chez le professeur Béat Friedli.

Après la fin de ma formation, l'armée m'a rappelé à son souvenir et j'ai pu reprendre la route vers l'Allemagne pour l'Hôpital Militaire de Cologne où j'ai passé plusieurs années dans le service de cardiologie et de médecine interne en participant à l'élaboration d'un service de très bon niveau, en particulier une unité des soins intensifs. Cet hôpital desservait une population de près de 40.000 hommes et de leurs familles.

Lorsque j'avais quitté le service du professeur Krémer, l'idée de débiter un jour une activité avec orientation spécifique vers les troubles du rythme avait déjà été discutée et lors de mon séjour à Cologne, j'ai eu l'occasion de faire un temps partiel chez le professeur Krémer, qui avait à ce moment démarré un service de cardiologie sur le site de Mont-Godinne. J'ai donc débuté au début 1977 les premières consultations des troubles du rythme dans son service et très rapidement nous les avons appelés officiellement consultations de rythmologie. Je pense qu'à l'époque nous étions les premiers en Belgique à disposer d'une telle consultation spécifique.

Nous avons également mis en place les explorations électrophysiologiques qui s'effectuaient dans la salle de cathétérisme qui était, au départ, destinée exclusivement aux explorations des valvulaires et

à la coronarographie. Les études des troubles du rythme étaient à leur début et n'étaient donc pas la priorité et comme dans la plupart des laboratoires d'électrophysiologie dans le monde, les rythmologues occupaient souvent la salle après les autres examens, parfois à des heures indues et tardives. L'expérience en valait malgré tout la peine et cela se passait en bonne entente avec l'ensemble de l'équipe.

Petit à petit, la rythmologie faisait son chemin, gagnant chaque jour un peu plus de terrain. L'induction des arythmies était devenue classique et bien codifiée mais on n'avait pas encore osé les stimulations ventriculaires programmées pour le déclenchement des tachycardies ventriculaires. Cette approche était toute nouvelle. La première exploration ventriculaire était donc un évènement dans le service de cardiologie de Mont-Godinne et a été suivie d'une décision prudente de reporter à plus tard l'utilisation courante de ce type d'examen qui était, il est vrai, assez stressante.

A cette époque les enregistrements endocavitaires se faisaient sur papier millimétré avec un déroulement de tracés parfois prolongé, à 100 ou 200 mm/s. Pendant les enregistrements, on notait à la volée sur le papier le type de stimulation et on collait des «post-it» aux endroits critiques en veillant à ne pas se laisser dépasser par la vitesse du papier qui continuait à se dérouler. A la fin des procédures, on avait un amas de papier entassé que l'on devait alors plier en accordéon pour l'analyse ultérieure. Cette analyse se faisait ensuite à domicile et je partais régulièrement avec plusieurs kilos d'enregistrements que j'étais dans mon salon. Les mesures se faisaient au mm près pour déterminer les temps d'apparition des différents complexes d'enregistrements synchrones et arriver à des diagnostics détaillés des arythmies. J'ai usé quantité de réglottes ECG et de compas à cette tâche. Quand l'électrophysiologie avait bien fait le tour des différentes tachycardies et des troubles de la conduction il devenait évident que le volet thérapeutique faisait du sur-place. Au début des années 80 on commençait à parler de la fulguration pour interrompre le nœud auriculo-ventriculaire. La technique consistait à délivrer un choc électrique sur un cathéter intracardiaque. Cela restait une approche assez barbare à mes yeux et je n'ai jamais voulu appliquer ce genre de traitement, attendant patiemment que la radiofréquence s'adapte mieux aux troubles du rythme. J'avais effectivement découvert lors d'un congrès à Ferrare (ces congrès de rythmologie étaient à l'époque encore assez confidentiels) un appareil capable de délivrer l'énergie de radiofréquence pour traiter les arythmies et j'avais emporté précieusement les références avec moi. Malheureusement, son application était loin d'être aisée et on a dû attendre le début des années 90 pour

démarrer les ablations (terme qui a définitivement remplacé celui de «fulguration») des troubles du rythme. Ce fut une révolution dans le domaine de la rythmologie qui avait enfin trouvé le moyen de traiter les arythmies autrement qu'avec les médicaments. Mont-Godinne a été parmi les premiers à démarrer cette technique et très rapidement on est devenu un des centres les plus importants dans ce domaine en Belgique avec un volume considérable et une expertise reconnue au-delà des frontières.

L'avancée importante dans les différents aspects des troubles du rythme, avec notre expérience également dans le domaine des stimulateurs cardiaques et des défibrillateurs implantables, a permis d'insérer dans le cursus de la formation des assistants en cardiologie un passage de 6 mois en rythmologie à Mont-Godinne. Je crois que c'était une première en Belgique également. Depuis, des dizaines d'assistants ont pu bénéficier de cette formation qui leur a donné l'occasion de se familiariser avec ce qui était parfois encore considéré comme ésotérique, mais qui est tellement nécessaire à une prise en charge adéquate des arythmies qui font partie des problèmes quotidiens de la cardiologie. Plusieurs de nos assistants, des assistants spécialistes ou des consultants externes ont par la suite développé des unités de rythmologie dans leur propre institution. Tous les grands centres de cardiologie se sont actuellement dotés de collaborateurs orientés plus spécifiquement vers les troubles du rythme.

Entretemps, j'ai été mis à la retraite de l'armée en 1997, en ayant obtenu le grade de full colonel médecin avec la fonction de chef de département de médecine interne et des spécialités non chirurgicales. Cette tâche de responsabilité m'avait pris énormément de temps, car l'armée et le service médical traversaient en ces années-là des changements progressifs et des restructurations répétées. Mon départ de l'armée m'a donné l'occasion de me consacrer à temps plein à la rythmologie à Mont-godinne ; ce temps était bien nécessaire, car la rythmologie connaissait un développement rapide et nous voulions maintenir et accroître notre réputation et notre savoir-faire dans ce domaine.

La mise en place au niveau national de programmes de cardiologie avec la reconnaissance des centres d'électrophysiologie et l'agrément des centres pour l'implantation des défibrillateurs cardiaques nous ont incités à développer cette activité également sur le site de St Luc à Woluwé. J'ai donc repris les explorations électrophysiologiques et surtout entamé les premières ablations sur le site de St Luc. On a également organisé la formation à Mont-Godinne, puis à l'étranger, du docteur Christophe Scavée qui a repris actuellement l'activité de la rythmologie à

Woluwé. Le docteur Scavée a pu ainsi acquérir une expertise de haut niveau dans le centre d'excellence du professeur Michel Haissaguerre à Bordeaux, qui est une référence mondiale en la matière.

Je me suis également attelé à faire reconnaître les cliniques St Luc comme centre d'implantation de défibrillateurs.

L'unité de rythmologie de Mont-Godinne est devenue actuellement un centre de référence dans le domaine et a vu son activité et ses collaborateurs croître de manière continue. Nous avons ainsi été reconnus comme centre de formation international par le NASPE (North American Society for Pacing and Electrophysiology).

A la fin des années 90 l'ablation de la fibrillation auriculaire, l'arythmie la plus fréquente et la seule à ne pas être accessible au traitement interventionnel, a commencé à se développer et nous avons très rapidement débuté nos premières isolations des veines pulmonaires par approche transeptale. Cette indication est actuellement la plus fréquente dans le service.

C'est grâce au soutien du professeur Krémer, de ses successeurs – les professeurs Baudouin Marchandise et Erwin Schroeder – et de la direction que tout cela a pu être réalisé. Il fallait non seulement croire dans cette entreprise qui au début était considérée comme contemplative et une démarche purement intellectuelle, mais il a fallu également faire face à une répercussion budgétaire non négligeable. Effectivement, les procédures d'électrophysiologie diagnostiques et interventionnelles étaient peu remboursées par la sécurité sociale et se soldaient par un déficit croissant, proportionnel au nombre d'exams effectués.

Comme pour d'autres avant moi, le jour de la retraite est arrivé plus vite qu'attendu. J'ai dû réaliser à ce moment que rien n'est éternel et que je serais obligé d'abandonner une activité qui m'avait tellement occupé et passionné. Je ne pouvais toutefois pas interrompre tout ce travail du jour au lendemain, même si la relève était pleinement assurée

avec le professeur Dominique Blommaert et ses collaborateurs. J'ai donc opté pour la poursuite d'une activité en électrophysiologie interventionnelle en tant que consultant. Cela me permet de garder le contact avec mes anciens collaborateurs, mais également avec de nombreux patients que j'aurais eu du mal à abandonner.

Etant donné que beaucoup de choses sont encore en pleine évolution dans le domaine de la rythmologie et, en particulier, en ce qui concerne la fibrillation auriculaire, je me suis attelé à un projet de création d'une unité d'électrophysiologie interventionnelle de la fibrillation avec l'équipe de cardiologie du BHC (Brussels Heart Centre) à Bruxelles. Une clinique de la fibrillation auriculaire a été créée et l'activité est en croissance constante. Cela constitue pour moi un nouveau projet passionnant et stimulant.

Livres du docteur Luc De Roy

1. De Roy L., Brohet C., Renard M. : L'ECG pathologique. Ed Masson Paris 2005.
2. De Roy L., El Allaf D., Renard M. : Les Troubles du Rythme Cardiaque dans la Pratique Médicale. Masson Ed Paris. 4e Ed Révisée 2006. 224p.



Prochain concert de l'orchestre symphonique des étudiants de Louvain-la-Neuve, le 3 mai 2011 à 20h15, à l'Aula Magna (Louvain-la-Neuve)

Programme :

- Ouverture *des Hébrides* de Mendelssohn
- Concerto pour piano n°5 de Beethoven
- *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakov

Informations : www.osel.be ou president@osel.be (Jennifer Duvinage)

Il y a toujours eu des dépressions

René Krémer

Selon Littré, le mot **dépression** s'appliquait uniquement au relief d'un terrain ou au cours des marchés. Pour le Larousse de 1931, il s'agissait « d'une misère morale et intellectuelle, avec diminution de force ».

Telle qu'elle est conçue actuellement, la dépression est un état pathologique caractérisé, selon le Larousse, par « une tristesse avec douleur morale, perte de l'estime de soi et ralentissement psychomoteur » et, selon le Robert, « par de la lassitude, du découragement, de la faiblesse et de l'anxiété ». C'est le « nervous breakdown » des anglosaxons.

En fait, la dépression est une maladie multiforme dont les symptômes les plus courants sont un sentiment de tristesse, de vide et de perte d'intérêt et de plaisir au cours des activités normales. D'autres symptômes peuvent s'ajouter : augmentation de l'appétit, somnolence, sensation de lourdeur dans les bras et les jambes, conflits relationnels...

Les synonymes, nombreux, traduisent des nuances et un certain flou diagnostique : spleen, cafard, dégoût, ennui, mal du pays, mélancolie, blues, burn out etc...

Les formes cliniques de la dépression sont nombreuses :

- Les dépressions psychotiques avec des délires de culpabilité, de honte universelle, de punition, de damnation, d'appauvrissement mental.
- Les dépressions hostiles, agressives. La personnalité du sujet a radicalement changé. Il est devenu plus agressif, plus impulsif, ses colères sont mal maîtrisées, il a des violences soudaines ...
- La dépression masquée ou hypochondriaque. Les plaintes somatiques sont prépondérantes. Elles prennent souvent la forme d'une douleur atypique, continue, fixée, qui ne répond pas aux analgésiques. Inconscient de sa souffrance morale, le patient « somatise ».
- Les dépressions anxieuses. Ces patients ont des crises de panique et courent un risque suicidaire.
- Le syndrome d'épuisement professionnel (burn out), très en vogue à notre époque, se caractérise par un ensemble de symptômes et de modifications du comportement en milieu professionnel, attribués au stress permanent et prolongé. Ce syndrome peut s'accompagner de tous les symp-

tômes attribués à la dépression, y compris le suicide, des troubles digestifs et des douleurs non calmées par les analgésiques.

- Les dépressions saisonnières, dans lesquelles la diminution d'intensité et de durée de la lumière naturelle semble avoir une part de responsabilité.
- La dépression du postpartum serait responsable d'infanticide.

La dépression dans le passé

On peut retrouver les différentes formes de dépression et même des suggestions de traitement dans les écrits anciens, les légendes, les œuvres de fiction, les mémoires et les correspondances.

Quelques exemples :

« L'état de mélancolie se traduit par une crainte et une tristesse qui persistent longtemps. » (Hippocrate : aphorismes)

« La mélancolie doit être traitée par la philosophie, la religion oula musique ». (Gallien)

Si la musique est prônée par certains comme traitement de la dépression, il y a des musiques tristes, telles la sonate dite « Au clair de lune » de Beethoven ou « Tristesse » étude de Chopin, qui ont la réputation d'avoir un effet dépressif sur des âmes sensibles.⁽¹⁾

Au Moyen-Age, on parlait de mélancolie ou mérencolie, de bile noire ou de soleil noir.⁽²⁾

Ambroise Paré (1509-1590) décrit les signes de l'homme mélancolique : «une face brune ou noirâtre, avec un regard inconstant, farouche, hagard, triste, morne ou renfrogné, parfois associé à la colère». Des problèmes organiques s'ajouteraient : varices, hémorroïdes, fièvres, corps froid, dur au toucher. Les mélancoliques sont «trompeurs et avars de paroles, solitaires et trainent à payer leurs dettes.» La guérison est possible grâce à une bonne nourriture et à l'exercice physique. La mélancolie menace toute personne.

L'émergence de la dépression comme une véritable «**épidémie**» a commencé dans les années 1960 et est contemporaine du lancement des premiers médicaments antidépresseurs.



Quelques dépressifs célèbres

Ovide (-43 +17) a été exilé par l'empereur Auguste pour des raisons qui n'ont jamais été éclaircies. On a dit que c'était à cause de l'immoralité de son essai sur «L'art d'aimer», qu'il avait pourtant écrit bien avant l'exil.⁽³⁾ A bord des bateaux qui le conduisent de Rome à Tomes (aujourd'hui Contantza) Ovide écrit, sur des tablettes, des élégies «Les tristes pontiques» qu'il envoie à Rome. Elles témoignent d'un état dépressif évident. «Je pleure sans arrêt, puis je tombe épuisé, une torpeur m'emporte qui ressemble à la mort. Mon cœur est plus troublé que cette mer sauvage;» (lettre à Maxime)

Charles d'Orléans (1394-1465) fut exilé en Angleterre pendant 25 ans, après avoir été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt... Il se demande si la mélancolie ne favorise pas l'inspiration poétique.⁽⁴⁾

Il a écrit :

« Je suis celui au cœur tendre vêtu de noir »
et

« En verrais-je jamais la fin
De vos œuvres, mérencolie
Quand le soir de vous me délivre,
Vous me rattachez au matin. »⁽⁵⁾



La mélancolie de **Charles le téméraire (1443-1477)** est décrite par Philippe de Commines dans les «Mémoires» (Livre 5 chapitre 5 1489-1498)

«Après la défaite de Morat (1476), où les troupes bourguignonnes furent mises en déroute par les Suisses soutenus par Louis XI, Charles se retire en un lieu appelé La rivière : « Il y séjourna plus de six semaines ayant cœur de rassembler les gens. Toutefois il besognait peu et se tenait comme solitaire...la douleur qu'il eut de la défaite de la première bataille de Granson fut si grande et lui perdit tant les esprits, qu'il en tomba en grande maladie ». Commines décrit l'état du Duc : « Il ne buvait point de vin, mais ordinairement de la tisane et mangeait de la conserve de roses pour se rafraichir. Puis il but du vin bien fort sans eau et pour se faire retirer le sang du cœur, il mettait des étoupes ardentes dans des ventouses et les lui passaient en cette chaleur à l'endroit du cœur. On lui fit raser la barbe qu'il laissait croître » et Commines suggère le traitement: «Depuis cette maladie, il aurait dû parler à un ami, plaindre hardiment ses douleurs, cela allège le cœur et reconforte et prendre un autre labeur. Et ne pas prendre le chemin qu'il prit, de se cacher et se tenir solitairement. Il était si terrible avec ses gens que nul n'osait lui donner confort ou conseil.»

Saint-Simon décrit la maladie de Michel de Chamillart, (1652-1721), ministre des finances de Louis XIV, un « burn out » avant la lettre. Chamillart était « accablé par le double travail de la guerre et des finances et n'avait le temps ni de manger, ni de dormir: des armées détruites par des batailles perdues, des

frontières immensément rapprochées tout à coup par des généraux malheureux, épuisaient toutes les ressources d'hommes et d'argent.» Il lui prit des vapeurs, des éblouissements, des tournements de tête. Il ne digérait plus. Il maigrit à vue d'œil. Il écrivit au roi une lettre pathétique pour être déchargé. Réponse du roi : « Eh bien ! Nous périrons ensemble. »

Toujours selon Saint-Simon, ces dépressions étaient fréquentes à l'époque et se caractérisaient par «une vie languissante, de fréquentes petites fièvres, un abattement universel, un besoin de lit et de sommeil.» Les médecins estimaient que cet état «échappait aux ressources de leur art». Il s'agissait parfois d'une mélancolie profonde, de scrupules ou d'idées fixes. Certains bigots ne pouvaient se passer un moment de leur confesseur, même la nuit, par crainte de mourir en état de péché.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) semble avoir trouvé un remède au moins temporaire à son état dépressif. « Je dépérissais à vue d'œil : j'étais pâle comme un mort et maigre comme un squelette : mes battements d'artères étaient terribles, mes palpitations plus fréquentes... je m'étais mis à étudier l'anatomie. Je ne lisais pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. »⁽⁶⁾ Il rencontre une jolie femme : ses symptômes s'effacent. Un autre remède à la dépression ?

Alfred de Musset (1810-1857)

L'enfant du siècle a confessé sa détresse⁽⁷⁾

« J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaité
J'ai perdu jusqu'à la fierté,
Qui ferait croire à mon génie »

Baudelaire suggère l'influence des saisons sur ce qu'on appelait le spleen, à une époque où les expressions anglo-saxonnes étaient déjà à la mode.

« Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,
Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. »

Les Fleurs du Mal, 1857

Verlaine (1844-1896), en fin de vie, est dans la dèche et atteint d'ulcères aux jambes, complication probable du diabète. Son état dépressif est évident.

« Rien désormais qui ne soit vague,
Ne déraisonne et ne divague.
Evêque ayant perdu sa bague,
Magicien sans talisman,

Pôle privé de ses aimants
Tel moi, monde aux morts éléments »
Tristia (poèmes non publiés en volume) 1894 ⁽⁸⁾

Gérard de Nerval (1808-1855) fait difficilement la part du rêve et du réel et se suicidera, en se pendant aux barreaux d'une fenêtre. Il avait écrit à sa tante : « Ne m'attends pas car ma nuit sera blanche et noire... J'ai fait les premiers poèmes par enthousiasme, les seconds par amour, les derniers par désespoir. »

« Un point noir est resté dans mon regard avide.
Mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout sur quelque endroit que s'arrête mon œil
Je la vois se poser aussi la tache noire.
Quoi toujours ? Entre moi sans cesse et le bonheur »

La vie de **Virginia Woolf (1882-1941)** fut une succession



d'épisodes de désordre mental sur la nature desquels de nombreux médecins se sont interrogés. La plupart d'entre eux ont diagnostiqué un état maniaco-dépressif évoluant durant toute la vie de l'écrivain, avec des rémissions et des exacerbations, un « bipolar disorder » avec l'alternance de symptômes maniaques (hyperactivité, agressivité, euphorie, négativisme, hallucinations) et dépressifs (tristesse, pessimisme, difficulté de concentration, tendances suicidaires). L'évolution de sa névrose peut être suivie grâce à deux livres de mémoires, assez pudiques - Moments of being (1976) et The years (1937) - mais aussi dans le journal - A writer's diary (1953) - la correspondance publiée en 1975 et 1980 et les nombreux témoignages des contemporains.

Comme Charles d'Orléans, elle pense que « l'envers de la maladie est la créativité »... « Je reste plongée dans la torpeur, souvent accompagnée d'une douleur physique intense... puis tout à coup quelque chose jaillit... les idées se précipitent en moi. » (1930) Le 28 mars 1941, à l'âge de 59 ans, elle se jette dans la rivière Ouse après avoir rempli ses poches de grosses pierres (Voir Ama contacts 47).

La vie de Stefan Zweig (1881-1942) fut parsemée de périodes dépressives. A 19 ans déjà, il avait écrit un poème pessimiste « Herbst » (l'automne) et un peu plus tard « Liebeslied », un chant d'amour qui envisageait le suicide. « Seule la mort, qui apaise

toute douleur, réalise les vœux de mon âme. » Le 22 février 1942, en apprenant la chute de Singapour, avec Lotte son épouse, atteinte d'une maladie grave, Stefan Zweig se donne la mort en absorbant du Véronal, à Petropolis, sur les hauteurs de Rio, pendant le carnaval. (Voir Ama contacts 44)

Fictions

Les auteurs de fiction ne se sont pas privés des ressources fournies par l'état dépressif de leurs personnages.

Chez Homère, Bellérophon « dévoré par le chagrin, évite la trace des hommes » (Iliade chant six). Dans la superbe tragédie d'Euripide, Médée est répudiée par son époux Jason et séparée de ses enfants. « Elle reste étendue, refuse de manger, n'entend pas les consolations ; son cœur est violent. » Elle dénonce la condition de la femme : « nous devons acheter un mari, qui sera maître de notre corps. Se séparer de son mari, c'est se déshonorer et le refuser est interdit aux femmes. » Elle menace le beau-père, le gendre, la nouvelle fiancée et sa nouvelle fille et assassine ses enfants, dans un état comparable à la rage meurtrière d'Héraclès et des amoks de Malaisie⁽⁹⁾.

De nos jours, dans certains cas de séparation parentale, une mère peut user de tous les subterfuges possibles, même criminels, pour se venger du père en le privant de son enfant.

Hamlet exprime un état dépressif : « Comment lasses, éventées, plates, et peu lucratives semblent à moi toutes utilisations de ce monde ! » (I have of late but wherefore I know not – lost all my mirth, forgone all custom of exercise.) Alceste, le misanthrope de Molière, l'atrabilaire, était-il dépressif ? Il avait en tout cas une mauvaise opinion de lui-même.

« Qu'ai-je fait s'il vous plaît de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi. »

René, le personnage titre du roman de Chateaubriand, est un jeune homme qui ne peut se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même.

« Toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible et un abîme ouvert à mes côtés. Chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler des larmes. Je ne m'aperçois de mon existence que par un sentiment d'ennui. »

Il envisage de se débarrasser du poids de la vie.

Louis Lambert, héros de Balzac (1823), est un élève surdoué, mais renfermé. Il ne supporte aucune contrainte et a une philosophie proche du spiritisme de Svedenborg.

« Je ne vois aucun homme aimer ce que j'aime, s'occuper de ce qui m'occupe, s'étonner de ce qui m'étonne »

Il estime qu'il doit réussir, être le meilleur et être aimé et approuvé de tous. La veille de son mariage, il se croit impuissant, songe à se châtrer et se replie totalement sur lui-même, plongé dans une



somnolence quasi continue, prononçant rarement des paroles, montrant qu'il ne vit que dans le monde des idées et de l'abstraction.

Manfred (1817, Georges Byron), déprimé lui-même, et exilé à la suite du scandale de soupçon d'inceste avec sa demi sœur chante l'histoire d'un héros romantique exemplaire, tourmenté par le remords et tenté par le suicide.

Conclusion

Il est passionnant de voguer dans le passé, pour s'apercevoir que nos découvertes actuelles ont souvent été évoquées par les anciens, mais n'ont pas toujours été appliquées ou n'ont pas été comprises ou généralisées. Rappelons-nous que Littré écrivait des articles dans une revue nommée « L'expérience », qui n'acceptait que des articles fondés sur des études expérimentales. L'« evidence based medicine », considérée de nos jours comme une découverte, n'est que la traduction du titre de cette revue dont la parution fut éphémère, mais qui devint le credo de Claude Bernard.

1. Dans les années trente, une chanson hongroise intitulée «Sombre dimanche» fit concurrence aux vociférations de Hitler sur les ondes de la téléphonie sans fil (TSF). L'auteur se suicida à cause de la rupture avec sa fiancée. La rumeur se répandit que cette chanson maudite provoquait une vague de suicide. La diffusion de ce « suicide song » fut interdite à Budapest puis à la BBC. Il est vrai que les dimanches britanniques avaient une réputation de tristesse et d'ennui.

Le dernier couplet (chanté par Damia) :
« Je mourrai un dimanche où j'aurai trop souffert
Alors tu reviendras, mais je serai parti
Des cierges brûleront comme un ardent espoir

Et pour toi, sans effort, mes yeux seront ouverts
N'aie pas peur, mon amour, s'ils ne peuvent te voir
Ils te diront que je t'aimais plus que ma vie
Sombre dimanche. »

2. Les humeurs considérées comme responsables du tempérament étaient : le sang, la bile jaune, le phlegme et surtout la bile noire associée aux saisons, aux âges de l'homme et aux éléments.
3. « L'art d'aimer » est en fait un guide des conquêtes féminines. Bien qu'Ovide déclare que ces conseils sont « exempts de toute coupable intention », il s'agit en fait du manuel du parfait dragueur. Entre autres, deux conseils sont parfaitement immoraux : « Tachez de plaire au mari de la belle. » et « Promettez, promettez, cela ne coûte rien ; ayez toujours l'air d'être sur le point de donner mais ne donnez jamais. » Il est plus probable que la cause de l'exil est plus grave, sans doute en rapport avec Livie, l'épouse et les deux Julie, fille et petite fille d'Auguste, dont Ovide aurait révélé les écarts de conduite.
4. Plusieurs écrivains se sont posé cette question, tel Byron, Verlaine et Virginia Woolf.
5. « Le puits de la mérencolie » (rondeau 29)
6. Jean-Jacques Rousseau. Les confessions posthumes (1782 et 1789)
7. La confession d'un enfant du siècle (1836)
8. J'aurais pu choisir le plus célèbre poème « chanson d'automne », mais il a été écrit dans la jeunesse de Verlaine parmi les poèmes saturniens (1866) et ne semble pas correspondre à un état dépressif, mais est un poème élégiaque dans le goût de l'époque post romantique.
9. En Malaisie, des hommes, pour venger la mort d'un des leurs ou pour une insulte, « courent l'amok » et tuent autant de gens qu'ils le peuvent sur leur chemin jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes abattus.



Nous avons appris avec tristesse le décès du professeur émérite Fernand Meersseman qui avait fondé, en 1965, le service d'anatomie pathologique des cliniques universitaires St-Pierre à Leuven.

En 1979, il développa le service de médecine légale à l'UCL et il créa, en 1986, un enseignement de médecine d'expertise.

Les funérailles ont eu lieu le 8 janvier 2011.

La musique adoucit les mœurs

Jean-Louis Michaux

En cette récente période de vacances – mais ne jouit-on pas d'un congé permanent en tant qu'émérite – je recevais ce courriel du rédacteur en chef de l'Ama Contacts, annoncé comme : Proposition d'article. J'en transcris la teneur :

« Ce mot va sans doute te surprendre. J'ai rêvé d'un sujet d'article que tu pourrais écrire pour l'Ama Contacts : la musique est-elle une thérapie ? Il est clair que la chose peut être difficilement prouvée par la fameuse *evidence based medicine*, redécouverte par certains de nos jours. Les techniques placebo et double aveugle sont difficilement applicables. Il y a, je crois, quelques expériences animales et aussi l'impression de malades et de musiciens. Personnellement, le violoncelle et certaines voix m'émeuvent et m'apaisent. Les philosophes et les psychologues doivent avoir des idées sur le sujet. Galien a écrit que l'exercice, la religion et la musique permettaient de traiter la mélancolie. Si tu es inspiré par ce thème, j'attends ton texte, avec des illustrations... »

Cette demande suscita d'emblée mon intérêt mais engendra aussitôt ma crainte de ne pouvoir y répondre avec conviction ; en effet elle n'était pas sans risque et comportait même des écueils d'autant plus que je n'avais aucune compétence pour faire un exposé sur la musicothérapie. Chaque jour m'apportait des interrogations sur la façon d'aborder ce sujet. L'écoute de la musique enrichit ma réflexion et orienta mes recherches. Je choisis de diversifier l'approche de ce sujet et je vous livre, ci-après, le parcours de mon exposé.

La musique qui soigne...

La musicothérapie est une des composantes de l'art-thérapie qui consiste à utiliser la musique comme outil thérapeutique, pour rétablir, maintenir ou améliorer la santé mentale, physique et émotionnelle d'une personne. Telle définit-on cette discipline thérapeutique dans des traités sur la question.

Jusqu'à aujourd'hui, la musique s'est manifestée dans toutes les cultures connues. Les liens entre la musique et la médecine datent de la genèse. La musique fut utilisée à différentes fins dans la vie familiale et sociale depuis l'aube de l'humanité. Son rôle dans la santé émotionnelle et physique a été intimement lié à la spiritualité pendant des millénaires. C'est seulement au cours du XX^{ème} siècle, avec l'apparition du terme de musicothérapie au sortir de la Seconde Guerre

mondiale, que sont apparus en Amérique du Nord et en Europe les premiers essais de compréhension sur l'impact de la musique en santé publique. Le Canada fut un pays pionnier de cette discipline. La musicothérapie s'est implantée au Québec depuis le début des années soixante et actuellement des musicothérapeutes offrent des services dans différents milieux tels que les centres hospitaliers, le milieu scolaire, les centres de réadaptation, les centres de santé communautaires et la pratique privée. Selon l'Association québécoise de musicothérapie (AQM, 2003), la musicothérapie est un mode d'intervention qui utilise les composantes de la musique (rythme, mélodie, harmonie, style, etc.) afin d'améliorer ou de maintenir le bien-être physique et psychique de l'individu. Toute personne, quels que soient son âge, ses capacités physiques et mentales et son expérience musicale, peut profiter d'un suivi en musicothérapie. Il n'est pas nécessaire de connaître la musique ni de savoir jouer d'un instrument. C'est sur la base des dimensions innées et universelles de la musique que la musicothérapie travaille.

Je reprends ici une précision personnelle apportée dans son message par le rédacteur en chef : « ...le violoncelle et certaines voix m'émeuvent et m'apaisent. ». Je m'autorise de la commenter au départ d'un article explicitant le rôle bénéfique de la contrebasse dans la musicothérapie réceptive. L'échelle sonore moyenne des sons fondamentaux de la contrebasse, se situe entre 41Hz et 300Hz. Ces fréquences sont ressenties par tout individu depuis sa vie fœtale, par vibrations sur les os du crâne, bien avant la formation du système auditif. Associées à des modes de jeux et des tonalités précises, elles apportent au fœtus comme dans la vie extra-utérine, sensation de calme et de bien-être. Le timbre de la contrebasse, très riche en harmoniques du fait de la grande longueur des cordes, n'est jamais agressif ou perturbant. Cet instrument permet, par ses deux modes de jeux principaux, pizzicato (avec les doigts) et arco (avec l'archet) de travailler le son dans une large palette de structures émotionnelles. Instruit par ces renseignements il m'a plu d'écouter une nouvelle fois le Quintette avec piano en la majeur, mieux connu sous son nom de « la Truite » de Franz Schubert. L'instrumentation est inhabituelle pour un quintette avec piano, le piano étant associé non pas au quatuor à cordes traditionnel (deux violons, alto et violoncelle), mais à un ensemble constitué d'un violon, d'un alto, d'un violoncelle et d'une contrebasse. Cette œuvre révèle le génie lyrique de Schubert ; elle éveille des sentiments plaisants et engendre des sensations détendues. Sans doute faut-il y voir là l'agrément que son écoute entraîne.



Georges Duhamel et Marius Casadesus

La musique des humanistes

Le choix de ceux-ci fut laissé au hasard. Il me plaît de raconter comment le premier s'imposa à moi. Un dimanche matin de ce mois ensoleillé de septembre, ma femme et moi nous rendions à une brocante proche de chez nous ; sa bonne tenue confère à cet étalage de bric-à-brac une réputation d'originalité et de sérieux... Elle éveille l'intérêt des connaisseurs ! Lors de cette visite, mon attirance s'oriente principalement vers les bouquinistes. Certains étals confinent à l'ordonnance, exposent des produits de premier choix, d'autres accumulent dans un vaste fourretout le recueil de fonds de grenier. La fouille de ces caisses fraîchement remplies de livres empoussiérés me fit découvrir un document au titre alléchant : *La musique consolatrice*¹. L'auteur ne m'était pas inconnu : Georges Duhamel. J'acquis cette opportune découverte pour moins d'un euro... Alors que je feuilletais d'un geste rapide mon précieux achat, une dame à l'âge respectable – sans doute proche du mien – m'aborda dans un contact inattendu et me détailla toute l'originalité de cet écrit. Peut-être ai-je perçu aussi dans cette démarche importune qu'elle souhaitait l'acquérir. Mais j'avais découvert là une source d'inspiration que la convoitise de cette experte en musique risquait de me faire perdre. J'avais hâte de rentrer chez moi pour analyser le contenu de cet opuscule. Je ne fus pas déçu. Dois-je vous rappeler que Duhamel fut un écrivain prolixe et un poète apprécié de la première moitié du siècle dernier ? Ce qui est resté moins connu fut sa vocation médicale. Tirailé dès son jeune âge entre deux inclinations, celle de médecin et celle d'écrivain, il s'engagea dans le service actif durant la Première Guerre mondiale et occupa les fonctions de chirurgien dans une antenne chirurgicale de première ligne pendant quatre années. Sa bravoure lui valut d'être décoré de la Croix de guerre. Sa plume sensible

entreprit d'écrire *Civilisation*, livre témoignage sur les ravages de la guerre ; cet ouvrage fut couronné par le prix Goncourt au lendemain des hostilités. Revenu à la vie civile il se consacra entièrement aux lettres et à la défense d'une civilisation à visage humain. Mais venons-en au contenu de notre acquisition. Cette respectable confession avait pris de l'âge – son édition remontait à 1944 ; la couverture et les pages au papier épais avaient bruni avec les années ; à l'ouverture de ce vénérable document s'échappait une odeur de vieilles bibliothèques ; les bords des pages en dentelure trahissaient l'œuvre d'un coupe papier au tranchant érodé. Le récit m'enthousiasma, le style m'interrogea. Ce dernier quelque peu grandiloquent s'accordait assez bien à ce genre de personnage type vieille France : altier, riche d'érudition et de savoir, avec un rien de dédain à l'encontre des moins bien nantis... Alors que son éducation familiale ne l'avait pas ouvert à la culture musicale il s'adonna sur le tard et avec passion à la musique en autodidacte éclairé. Son besoin de musique se manifesta durant la guerre et le conduisit à apprendre un instrument sur le conseil d'un de ses blessés qui était chef de musique d'un régiment de ligne. Ce mentor lui conseilla d'apprendre la flûte plutôt que le violoncelle, trop encombrant à la guerre. Les cours furent réguliers et le résultat probant. Non seulement sa flûte devint « une amie très bienfaisante » mais elle se combina à d'autres instruments pour jouer en groupe des morceaux élaborés. « La musique allait me permettre de vivre. Elle ne pouvait certes pas diminuer l'horreur du massacre, de la souffrance, des agonies ; toutefois elle m'apportait, jusqu'au sein même du charnier, un souffle de rémission céleste, un principe d'espoir et de salut. » La vie durant, cet amateur tenace et ardent, alla de découvertes en découvertes ; il se fit le défenseur de la musique classique, « ses audacieuses, vigoureuses et délicates merveilles ». Il accueillait des musiciens et organisait des concerts à son domicile. Il alimenta même de sa plume la rubrique musicale du Figaro. Cet académicien, membre de trois Académies – française, médecine, Beaux Arts –, fut fidèle à un classicisme qu'éclairait une sensibilité mesurée et une haute image de l'homme.

La seconde voix fut offerte à un philosophe sensible, Elie Wiesel. Prix Nobel de la paix, cet autre sage qui veille sur l'humanité livrait à un journaliste musical de *Classica* sa passion de la musique. Son propos explicitait également sa pensée philosophique ; il croit dans les bienfaits de la musique : « Les mots ont produit des guerres, la musique jamais ! La musique ne peut séparer les hommes, elle est là pour les relier » Cet écrivain a besoin d'un accompagnement musical pour écrire, en général le violoncelle et aime de parler de ses choix de prédilection : « J'aime entendre le *Stabat Mater* de Pergolèse. Quelle musique sublime ! Les chrétiens glorifient la mort alors que les juifs célèbrent la vie. Est-ce que je peux dire que la musique chrétienne me rend chrétien ? Non, je reste juif dans

tout ce que je suis et tout ce que je dis. La musique ne peut pas anéantir la douleur, mais elle peut l'élever à un niveau supérieur. La musique vient de l'âme. L'âme ne crie jamais alors que la raison ou la volonté peuvent hurler ; l'âme ne sait *que* chanter. Quand elle se tait, l'heure est grave. »

Ces deux humanistes décrivent dans leur témoignage cet attachement viscéral à la musique ; ils se sentent



Elie Wiesel

envahis par la sublime beauté qu'elle éveille dans leur for intérieur. Chacun dans un langage personnalisé décrit cette fusion de leur âme à cette sensation divine que la musique suscite en eux. La musique les transcende et les élève jusqu'au surnaturel.

La musique d'un mélomane

Le dictionnaire de l'Académie française définit de la sorte le mot mélomane, n. XVIIIe siècle : composé à partir du grec *melos* « chant » et *mania* « folie ». Personne qui aime la musique classique avec passion, et en connaisseur.

M'est-il autorisé d'explicitier ma démarche personnelle ? Mon ouverture à la musique débuta fort tard ; sans doute mon milieu familial ne s'adonnait-il pas à l'écoute de la musique classique et personne de mon proche entourage ne jouait d'un instrument. Mon intérêt s'éveilla à l'occasion d'un exposé sur la musique réalisé par un condisciple d'humanités. Ce pianiste amateur avait choisi de nous faire découvrir la sixième symphonie de Ludwig van Beethoven ; il nous en fit entendre de larges extraits et nous en explicita toute la richesse musicale ; il nous en fit comprendre la structure ordonnée de ses cinq mouvements s'égrainant dans un climat merveilleusement détendu. Il est vrai que l'écoute de la Pastorale m'a plongé depuis lors avec délectation dans la découverte d'une nature épanouie, du chant du berger reconnaissant, des grondements de l'orage.

L'acquisition d'une radio durant mes études médicales,

grâce un salaire acquis durement comme manœuvre dans une fonderie, meubla mes soirées louvanistes et m'ouvrit à l'audition de concerts. En ce début des années cinquante le Concours de musique Reine Elisabeth voyait au mois de mai déferler sur notre pays des jeunes solistes de tous les horizons, des membres du jury au nom prestigieux. Ce fut surtout pour moi la riche opportunité de découvrir des concertos aux mélodies prenantes, des sonates aux harmonies chantantes. Je pris goût à la musique : ses mélodies me parlaient, sa sensibilité m'émouvait. Mais je ne connaissais pas son alphabet et je ne comprenais pas son parler, bien que ses vibrations m'embrasassent. Je dus tout apprendre, je souhaitais combler mes considérables lacunes. Je suis allé à la découverte de cette culture, de ses maîtres, de ses œuvres, de ses acteurs ; je me suis instruit à l'écoute des commentateurs culturels, je me suis familiarisé à la connaissance de ces messages musicaux par la lecture de traités et de revues. Longue période d'apprentissage et de recherches. En vérité, je changeais de répertoire : j'ai délaissé la médecine pour embrasser la musique ; cette dernière prit de plus en plus de place dans mon emploi du temps de médecin à la retraite, de professeur à l'éméritat ; elle meubla mon existence et orienta ma vie. La rencontre existentielle de grands compositeurs m'ouvrit à la compréhension du message que ces créateurs souhaitaient imprimer à leurs œuvres. Leur sensibilité confrontée à leurs problèmes de vie se reflétait dans leur témoignage créatif. La rédaction de la biographie de quelques grands musiciens m'a mieux fait percevoir l'évolution de leur émotivité en tant que reflet de leurs problèmes de vie. Leur création se calquait sur leur destin.

Il m'est quelque fois demandé de préciser mes préférences musicales. À cette délicate question, j'avoue mon embarras d'y apporter une réponse d'un ton doctoral non pas qu'il me soit malaisé d'orienter un choix mais l'écoute de morceaux moins célèbres ou de compositeurs moins accessibles s'avère aussi très épanouissant. De plus est-on en droit d'établir un choix en présence de connaissances limitées ? Il n'étonnera personne que la musique m'accompagna tout au long de la rédaction de cet écrit ; j'aime également préciser l'audition de deux morceaux appréciés durant l'écriture de cette troisième partie à savoir le concerto pour hautbois et cordes de Benedetto Marcello et le quatrième concerto pour piano de Sergueï Rachmaninov. Plus de deux siècles séparent ces deux chefs d'œuvre ; le premier d'un maître de Venise de la période baroque, le second de l'école russe du siècle dernier. Plus on écoute la musique, plus on comprend son message !

L'ouverture à d'autres courants esthétiques du monde moderne et en particulier au jazz m'a enrichi de données originales. Confinée comme le mode d'expression privilégiée du groupe afro-américain cette musique a gagné progressivement un public immense : les Blancs des États-Unis puis les Européens et les Asiatiques. Des grands noms ont marqué

l'histoire de cet art musical au cours du XXème siècle. Grâce à des solistes brillants, à des orchestres célèbres cette expression mélodique a acquis son unité, son originalité et sa dimension d'universalité. Le dialogue et l'improvisation restent les éléments de base de leur mode d'expression. Citons la fameuse déclaration du créateur le plus fécond de la musique afro-américaine, Duke Ellington : « Mon instrument ce n'est pas le piano, c'est l'orchestre ». Là aussi il faut aller à la recherche du message transmis par ces harmonies nouvelles, dans ces discours mélodiques personnels.



Schubert au piano (Gustav Klimt)

À l'occasion de voyages aux Etats-Unis, deux expériences instructives m'ont orienté dans la découverte du jazz. En 1978, un colloque médical m'avait amené à séjourner un court temps à Indianapolis. Au terme de deux journées d'échanges scientifiques, alors que la plupart des participants s'en étaient retournés, je fus heureux de meubler ma dernière soirée lointaine par de la musique. Un concert de jazz occupa ma solitude. Quel ne fut pas mon plaisir de vibrer à l'écoute de cette musique rythmique enrichie de solos improvisés. Un intermède musical m'impressionna particulièrement: ma mémoire revoit encore ce musicien noir entrant sur scène avec son violoncelle : sa taille et sa prestance s'accordaient à l'unisson de son instrument. Ce fut un long moment de rêve à l'écoute de cette interprétation magistrale, ce solo créateur qui plongea l'auditoire dans un ravissement musical tout à fait inusité. Quel délicieux moment ! Quelle divine évasion ! Après le spectacle, il me fut donné de m'entretenir avec ce brillant soliste, professeur de violoncelle à Bloomington – école musicale très renommée, et dont le prochain programme le conduisait à se produire en concert à Anvers.

De nombreuses années plus tard, une visite familiale m'amena à séjourner à New York ; c'était au lendemain du drame du World Trade Center. Manhattan vivait cruellement l'épouvante de sa tragédie. La poussière projetée par l'écroulement des tours jumelles

grisonnait l'air dont la retombée couvrait le sol d'une pellicule désolante ; les empreintes des passants venaient s'y imprimer comme des pas dans de la neige; l'atmosphère goutait le brulé. Des regards effarés se pressaient hagards aux alentours de la zone sinistrée, interdite aux curieux. L'effroi se lisait sur tous ces visages incrédules. La commisération emplissait le cœur de chacun. Dans ce climat de recueillement et d'affliction une soirée festive avait-elle droit de cité ? Elle avait été projetée de longue date et se déroula au Blue Note, le jazz club le plus populaire de New York. L'ambiance de cet endroit surprenant était lourde ; en début de programme quelques chansons nostalgiques veillaient à commémorer le souvenir des disparus ensuite l'orchestre se déchaina dans des improvisations rythmiques ; des solistes dispensaient leur prodigalité créative à ces morceaux connus et appréciés. Vint se joindre à l'orchestre un musicien porteur d'un instrument insolite ; il fallut un certain temps pour l'identifier ; il s'agissait d'une impressionnante coquille d'un mollusque gastéropode (une limnée ?) ; la sonorité mélodique et chaleureuse engendrée par le souffle du musicien se combinait harmonieusement au timbre aigu et puissant du saxophone ténor. Leur dialogue était étonnant, leur solo magique. De grands artistes ! Un tonnerre d'applaudissements dominés par des sifflements stridents leur imposa de nombreux bis. La musique avait-elle transcendé la haine des hommes, l'horreur des guerres ?

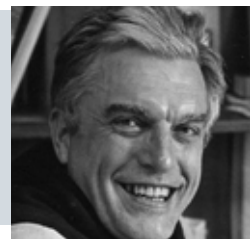
Au terme de cette longue évocation de souvenirs, il me plait de remémorer aussi les relations fructueuses entre des maîtres de la musique classique et le jazz. Les deux citoyens du monde, les deux musiciens cosmopolites que furent Béla Bartók et Igor Stravinski ont découvert, lors de séjour aux États-Unis dans les années trente, le jazz ; ils ont été conquis par cette musicalité qu'ils connaissaient mal et par leurs fabuleux interprètes ; ils se sont liés d'amitié avec ces éminents musiciens et ont composé des morceaux à leur intention. Évoquons enfin la rencontre de deux génies de la musique : George Gershwin et Maurice Ravel. Lors d'un voyage en France du premier, il rencontra Ravel à qui il demanda de lui donner des cours de composition. « S'il est vrai que vous gagnez des centaines de milliers de dollars avec vos chansons, c'est plutôt à vous de me donner des leçons ». Le destin de ces seigneurs de la musique se croisa aussi dans la mort ; ils décédèrent tous deux en 1937 après une intervention chirurgicale du cerveau.

Au terme de cet écrit je reviendrai sur le titre de cette troisième partie qui paraît mal adapté à la définition du mot mélomane. Est-on un connaisseur de la musique dans la situation de ne pas en être un interprète ? Cette lacune me conduisit dès lors à en modifier le titre : *La musique qui me parle.*

Merci de m'avoir accompagné jusqu'à ce point final.

In memoriam Claude Fievez (1926-2010)

Yves Gillerot, Pierre Courtoy, Etienne Marbaix et René Krémer



Claude Fievez nous a quittés ce 8 septembre 2010 : «un homme a vécu»... mais quel homme ! A l'occasion de son passage «vers l'autre rive», qu'il lui arrivait d'évoquer avec pudeur, et dans la discrétion qu'il a voulue, ce n'est que justice de dédier à Claude ces quelques lignes, dictées par l'amitié et l'admiration. Son parcours fut atypique : nous voulons ici rendre hommage à l'homme et au patron.

Claude Fievez était une personnalité à multiples facettes. Son intelligence brillante s'appuyait sur une vaste culture en perpétuel chantier, sur la culture du paradoxe et le sens de la formule. Cet homme d'action, porté par une ardeur exceptionnelle au travail, faisait montre d'un enthousiasme contagieux : ses relations étaient fondées sur une ouverture fraternelle ou paternelle, mâtinée de séduction. S'il nous semblait souvent en désir d'être aimé, Claude était surtout guidé par une vision morale et politique, faite d'exigence et d'égalité. C'est la réunion improbable de toutes ces qualités qui a permis la création du magnifique Institut de Loverval.

Tout en tendant vers l'universel, Claude a illustré une époque et un terroir. Il nous parlait de son enfance à Velaine, de son père pharmacien, de ses études et surtout de son passage chez les pères jésuites qui l'auront marqué à tout jamais. Après avoir débuté en dermatologie auprès du Professeur Yernaux, il réalisa vite la nécessité d'en comprendre les mécanismes. Il se tourna alors vers la microscopie et s'y perfectionna auprès du professeur Joseph Maisin, puis à Paris auprès du grand Jacques Delarue. Il revint s'établir à Charleroi en 1956, en partageant le cabinet clinique de René Krémer, mélange fécond des genres comme il les affectionnait, et source de longues amitiés. Jeanine Fievez s'affairait à récolter les échantillons par la tournée des hôpitaux puis à préparer les coupes, que Claude examinait et dont il tapait lui-même le rapport à la machine : un homme de terrain, qui s'étendit aux examens extemporanés sur une bonne partie du territoire belge.

Claude Fievez était un créateur et un rassembleur. Avec son frère Marc, puis Jean Hustin, Jacques Hamels, Michel Donnay, Lucien Koulischer, Yves Gillerot et tant d'autres, il forgea progressivement l'œuvre de sa vie, cet Institut de Morphologie Pathologique de Loverval (IMPL), devenu plus tard Institut de Pathologie et de Génétique (IPG), transplanté à Gosselies en 2005. L'objectif d'excellence, affiché dans le premier alinéa des statuts, est tout un programme : « L'Association a pour objet d'assurer avec la plus grande perfection possible le fonctionnement d'un institut de morphologie pathologique médicale et d'y promouvoir la recherche ... ». C'est cette double dimension qui y attira plusieurs vocations naissantes, dont deux signataires de cet hommage. Ouverture remarquable pour l'époque, toutes les tendances et les sensibilités de la région étaient réunies au sein d'un Conseil d'Administration pluraliste. La dimension sociale était également essentielle : dans une région frappée par le déclin économique, l'Institut apportait un signe positif et encourageant. Claude Fievez était aussi l'homme des perpétuels

défis. Il accepta donc en 1979 la demande pressante de Mgr Massaux, Recteur de l'UCL, d'assumer la responsabilité de réunir divers laboratoires des cliniques universitaires St-Luc à Woluwé en un Service unifié d'anatomie pathologique. C'était tenter le difficile mariage entre sa vision romantique, voire utopiste, d'un groupe égalitaire et solidaire tourné vers le même but - et la rigueur d'un monde universitaire complexe, dont les règles lui échappaient souvent, un univers marqué par une rigueur nécessaire mais déjà, et de plus en plus, individualiste et compétitif. Le caractère entier de Claude et son franc-parler l'auront parfois desservi. Si l'insertion à l'UCL fut parfois difficile, elle ne put le conduire à renoncer à ses valeurs. Il resta à Claude l'amour de ses proches, le soutien de ses vieux amis fidèles tels Pierre Bodart et Charles Dive, le goût des livres, et l'éternel ressourcement de la réflexion et de la méditation.

Nous retiendrons l'esprit de Loverval, à l'image de la personnalité lumineuse de son créateur. On ne saurait être assez reconnaissant à Claude d'avoir mené à bien son projet visionnaire. La «colline inspirée» de Loverval contrastait étonnamment avec le climat morose de la région à ce moment. Ce lieu bourdonnant de vie n'avait rien d'élitiste ni de hautain; il était ouverture et accueil. Ce cadre prêtait naturellement au travail et à la réflexion, car tout y avait été conçu pour la qualité et la rapidité du service rendu, dans une atmosphère décontractée et ... verte ! Les rencontres, visites, séminaires... étaient constants, sans guère de relâche les weekends. Le visiteur non averti se demandait, en y entrant : Où donc pouvait être le «centre» ? C'est au troisième étage qu'il trouvait, parmi les autres, le bureau de Claude ouvert à tout moment. Vous étiez face à un homme d'une personnalité forte et contrastée, à l'intelligence toujours en éveil, au regard pétillant et chaleureux, parfois ironique, voire dur s'il le fallait... Sa culture immense soutenait cette tradition socratique mêlée d'ironie et de maïeutique ; son exigence pour lui-même renvoyait ses coéquipiers vers un idéal exigeant, voire surhumain. Au grand Claude aussi s'appliquait cette vision gaullienne d'Alain Peyrefitte «rebelle et solitaire, ... il ne s'accroche pas au pouvoir pour le pouvoir, poussé par le goût de l'indépendance et de l'espace...».

D'une rare fidélité en amitié, même si sa confiance fut plus d'une fois trahie, Claude n'a cessé de parier sur la jeunesse et sur l'avenir, et de privilégier l'essentiel. S'il boudait les événements mondains ou les péripéties politiques sauf pour en décrypter le sens, inoubliables au contraire étaient ces soirées intimes où, accueillis par Jeanine, souvent rejoints par Robert Leloup, et illuminés par les sourires d'Isabelle et de Pierre, on refaisait le monde... Ce grand souffle d'esprit nous manquera.

A son épouse, ses enfants, Pierre, Isabelle et Hélène et ses petits-enfants, à ses nombreux amis et collaborateurs de Loverval et de Woluwe, nous souhaitons exprimer notre sympathie et notre gratitude. Un tel homme n'aurait pu se développer, et tant donner, sans l'amitié et l'affection des siens.

Ama
Contacts

NOS ANCIENS ONT
DU TALENT

Interview : Malraux Meneux et
Bernard Vercouvenant
Honorable & Gerhard Sotak
Anton Tschakowa

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

59 Mars - Avril 2009

Ama
Contacts

LA NOUVELLE
ORTHOGRAPHE

Interview de Eric Minier
Secrétaire d'honneur
de Arthur Conan Doyle

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

60 Mai - Juin 2009

Ama
Contacts

LA PROMOTION
2009

Promotion 2009 - discours et photos
souvenir - L'Université catholique

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

61 Septembre - Octobre 2009

Ama
Contacts

AU-DELA
DES MERS

Interview : Amal Malla DeGuzman
Ama honoraire - la candidate au Congrès
Uma Alameddine de David L'Herminier

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

62 Novembre - Décembre 2008

Ama
Contacts

LES 100 ANS DE
NOTRE ASSOCIATION

Vingt ans de l'Association
Une occasion de nous réunir
Interview : Paul L'Herminier

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

63 Janvier - Février 2009

Ama
Contacts

AMITIÉ
BELGÔ-LIBANAISE

Un projet à Belvues
Interview : Bernard Wéber
Vice-président de l'Association
Francophonie Libanaise

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

64 Mars - Avril 2008

Ama
Contacts

LES LÈPRES

Après le Père Damien
Une belle époque
Interview : Patrick De Coster

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

65 Mai - Juin 2010

Ama
Contacts

LA PROMOTION
2010

Interview : Christian de Duin
Promotion 2010 - discours et photos

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

66 Septembre - Octobre 2010

Ama
Contacts

SOUS LE SOLEIL
DU ROI

Interview : Clara Tuffet
Secrétaire et les rédacteurs
En quête d'une époque

Bulletin trimestriel de l'Association
des anciens étudiants de l'Université
catholique de Louvain

67 Novembre - Décembre 2008

Si vous désirez un ancien numéro d'AMA Contacts, envoyez un mail à secretariat-ama@uclouvain.be